

l'auteur relève un point commun à Ennius, Varron et Lucilius, le rejet des mots de la famille de *canere* au profit de *poema*, comme une sorte de promotion de l'écrit à la grecque. Chez Caton en revanche se forge une opposition entre les *carmina* romains et la *poetica* grecque. Les derniers poètes républicains, Lucrèce et Catulle, s'inspirent de l'énonciation à la grecque. Catulle multiplie les énonciations dans des exécutions fictives ; Lucrèce adopte une énonciation homogène, épique et didactique dont Empédocle est le modèle. Avec les poètes augustéens, les termes *cano/carmen* désignent clairement des énonciations fictives grecques mais avec une innovation majeure : désormais, c'est le poète qui s'exprime à la première personne du singulier, comme on le voit chez Horace. Le début de l'*Énéide* obéit à la même logique : alors que l'aède grec invoque la Muse, Virgile assume l'épopée (néanmoins, l'auteur ne rend pas justice à l'évolution de l'épopée grecque, qui n'est pas seulement affaire de rhapsodes mais de poètes épiques). L'emploi transitif de *canere* permet donc de se situer à la croisée des genres : l'énonciation restant la même, c'est l'objet du *carmen* qui définit son genre. Plutôt que de chercher un premier inventeur, il s'agit ici d'inaugurer de nouveaux genres, de devenir donc un premier inventeur, un « *primus performatif* ». En outre, avec la construction du temple d'Apollon sur le Palatin et le transfert des livres sibyllins, le *vates* devient une figure positive du poète, alors qu'il était mal vu d'Ennius. Pour finir, l'auteur se demande si l'énonciation présente dans le *carmen* implique une réalisation effective. Mais les poèmes augustéens étaient limités aux lectures devant un auditoire restreint, à l'exception des *Bucoliques* (mais elles n'étaient pas destinées à être portées au théâtre) et du *Carmen saeculare*, « *hapax rituel* » voulu par Auguste. Il n'y a de fait pas besoin de l'oralisation, le *carmen* est devenu essentiellement une compétence de l'écrit. En somme, l'ouvrage de M. Pierre a bien des mérites dans le détail, mais il aura du mal à s'imposer face à celui de M. Lowrie (*Writing, Performance, and Authority in Augustan Rome*, Oxford, 2009 – non cité par l'auteur), qui abordait déjà les liens entre chant, rituel, *performance* et culture.

Sylvain PERROT

James N. ADAMS & Nigel VINCENT (with the assistance of Valerie KNIGHT) (Ed.), *Early and Late Latin. Continuity or Change?* Cambridge, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. 15,5 x 23 cm, XX-470 p. Prix : 74,99 £. ISBN 978-1-107-13225-2.

Les dix-huit contributions réunies dans ce volume, issues d'une rencontre qui eut lieu à Manchester en mai 2014, développent l'idée traditionnelle selon laquelle il existe des caractéristiques communes entre le latin archaïque et le latin tardif que l'on ne retrouve pas à l'époque classique. C'est le cas du terme *caballus*, qui apparaît pour la première fois chez Lucilius. Le mot s'est imposé dans les langues romanes, mais ses apparitions dans la littérature classique sont peu nombreuses et fort espacées. Il en est de même pour le verbe *ausculto* par rapport à *audio*. Plus largement, certains chapitres concernent des changements intervenus dans l'histoire du latin bien au-delà de ce qu'il est convenu d'appeler le latin tardif, jusqu'à la Renaissance. Il n'est pas inutile de souligner combien précaires sont nos connaissances relatives au latin de la vie de tous les jours, comme le montre James Clackson à propos des graffiti associés à quatre peintures sur les murs d'une taverne de Pompéi connue comme *Caupona* de

Salvius. En guise d'introduction, Nigel Vincent propose quelques remarques méthodologiques très utiles sur la périodisation du latin et sur la notion de « latin tardif ». Les différentes contributions mettent en évidence huit tendances principales. (1) On constate d'abord l'émergence de nouveaux usages dans le latin tardif. Anna Chahoud le montre à propos des interrogations délibératives à l'indicatif du type *quid agimus ? quid facimus ?* Cet emploi, qui n'apparaît que rarement dans le latin classique (seulement 27 occurrences), a survécu dans les langues romanes. (2) Il arrive qu'une construction ou un terme refassent soudainement surface tardivement. La recherche qu'a menée Giuseppe Pezzini sur le lexique de Plaute et de Térence aboutit toutefois à des conclusions négatives. Seuls 37 mots, c'est-à-dire 0,5 pourcent du total, réapparaissent dans le latin tardif après avoir été « oubliés » durant l'époque classique. (3) Un usage, qui tombe en désuétude de façon progressive, peut refaire surface à l'époque tardive dans des cadres différents. Philomen Probert et Eleanor Dickey étudient la phrase relative-corrélative (du type *quos ferro trucidari oportebat, eos nondum uoce uolnero* [Cic.]) dans les textes relatifs à l'agriculture de Caton à Palladius en passant par Varron et Columelle. On constate que ce tour décline progressivement au point d'être totalement absent chez Palladius. Un parallélisme peut être établi entre cette construction chez ces écrivains et ce qu'il est convenu d'appeler le « déplacement vers la gauche », qui tombe aussi en désuétude chez Palladius. Les deux changements peuvent être dus à la tendance croissante avec le temps du déplacement vers la droite de la phrase latine. (4) On enregistre des usages présents chez Plaute et dans les langues romanes qui ne sont pas étouffés durant la période intermédiaire, allant parfois en augmentant progressivement. C'est le cas de la périphrase passive formée avec des formes en *fu-* de la copule plutôt que des formes en *es-* (*factus fuit* plutôt que *factus est*). Lieven Danckaert fournit des données statistiques montrant que la structure participe parfait + *fuero* (futur antérieur) croît progressivement sur une très longue période, ce qui est une indication d'une évolution linguistique graduelle. Philip Burton analyse quatre textes des IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s. (*Peregrinatio Egeriae, Vita Martini, Historia Francorum, I* et *Itinerarium Antonini Placentini*) et montre que la construction *factus est* est beaucoup plus fréquente que *factus fuit*, tandis que l'équivalent au plus-que-parfait (*factus fuerat*) est plus fréquent que la forme classique *factus erat*. Il en va de même pour les formes au subjonctif. Tandis que les formes en *fu-* du subjonctif parfait, de l'indicatif et du subjonctif plus-que-parfait ainsi que du futur antérieur croissent toutes progressivement, les formes en *es-* restent en nombre constant pour l'indicatif parfait. Hilla Halla-aho étudie les déplacements à gauche, c'est-à-dire des éléments se trouvant à la périphérie gauche d'une phrase, à savoir le *nominativus pendens* et l'*attractio inversa*. Ces constructions ont été présentées comme apparaissant dans le latin archaïque, puis disparaissant pour réapparaître bien plus tard. Cette affirmation n'est pas correcte en ce qui concerne le *nominativus pendens*, car la place de ce nominatif a des fonctions claires et certains auteurs en tirent profit, comme Apulée. L'*attractio inversa* est plus difficile à classer, car les exemples sont peu nombreux. (5) On peut mettre en évidence des cas qui relèvent du latin parlé durant des siècles, même s'ils n'apparaissent pas dans le latin archaïque, puis se situent à un niveau de langue plus élevé. Ainsi en est-il de l'addition de *magis* (plus rarement *plus*) et de *maxime* ou *ualde* devant un adjectif positif pour obtenir respectivement un comparatif et un superlatif plutôt que les formes syn-

thétiques en *-ior* et *-issimus*. Comme le montre Robert Maltby, extrêmement rare chez Plaute, confiné aux lettres chez Cicéron et aux discours des affranchis chez Pétrone, *ualde* est courant dans la *Peregrinatio Egeriae*, chez Porphyron et Servius. *Valde* est donc une caractéristique de la langue parlée à l'époque classique qui est restée telle, puis a occupé une position plus élevée. Brigitte L. M. Bauer montre que la construction prépositionnelle après le comparatif (*melior ab/de*) n'apparaît que très tardivement. Elle pense que l'ablatif de comparaison peut avoir donné naissance aux constructions prépositionnelles des langues romanes. (6) Des usages, très limités durant des siècles, étendent leur champ d'application à la période tardive. Tommaso Mari le montre à propos du possessif de la troisième personne *suus* utilisé à la place de *eius* ou de *eorum*. Alors qu'il ne trouve que quinze usages irréguliers chez Plaute (sur 448), cette particularité n'apparaît que sporadiquement chez César, Népos, Salluste, Cicéron et Tite-Live. En revanche, on la repère 27 fois chez Sénèque (sur 119) et 8 fois chez Tertullien (sur 158). Ce n'est que très tard (à la période mérovingienne) que l'on trouve une profusion de cas où *suus* au singulier est utilisé là où on attendrait *eius* selon la norme classique. Un texte est remarquable à ce sujet : la *Vita sanctae Euphrosynae* (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s.). (7) Des usages, empruntés au grec par le latin par le biais des traductions de la Bible, sont restés limités au latin biblique et chrétien ou se sont diffusés dans la langue en général. Giovanbattista Galdi montre que l'emploi de *incipio* + inf. dans le latin tardif, alors que le verbe perd son sens inchoatif et peut remplacer un futur simple, est une spécificité de la littérature (chrétienne) de traduction, où il serait un emprunt de μέλλω. James Adams et Wolfgang de Melo mettent aussi en évidence une influence du latin biblique dans l'utilisation de *ad* à la place du datif, dans la *Peregrinatio Egeriae*, chez Jérôme et Grégoire de Tours, et remettent en question l'équivalence établie par Lindsay entre *facio* avec le datif et *facio* avec *ad* dans la langue de Plaute. James Adams et Nigel Vincent étudient l'emploi de l'infinitif avec les verbes de mouvement, en particulier l'infinitif pour exprimer le but. Après Plaute et Térence, où cet usage apparaît même s'il est peu fréquent, on le trouve chez les poètes (Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide), où on l'interprète généralement comme un hellénisme. Le tour est complètement absent chez Cicéron et Tite-Live. (8) Il existe des usages propres aux langues romanes pour lesquels on trouve difficilement des exemples clairs dans le latin existant. C'est le cas pour le parfait formé de *habeo* et du participe parfait qui a remplacé le parfait classique pas avant le VI<sup>e</sup> s. Gerd V. M. Haverling ne trouve pas de lien particulier entre le latin archaïque et le latin tardif. L'évolution a dû être graduelle et plutôt lente. Dans ce cas, l'influence du grec sur le latin est peu probable. C'est plutôt le latin qui a influencé le grec. Stelios Panayotakis étudie un passage de l'*Historia Apollonii regis Tyri* (31 : *pater eius Apollonius ex quo hinc profectus est, habet annos XIII*) rapproché d'un vers de Plaute (*Aul.*, 3-4 : *hanc domum iam multos annos est quom possideo et colo*). Cet exemple a été expliqué comme un équivalent du français « il y a quatorze ans ». Chez Plaute aussi l'expression *iam multos annos* a été considérée comme un ancêtre du français « il y a ». Le lien entre les deux passages est toutefois superficiel. Tandis que *est quom* chez Plaute peut être enlevé sans changer le sens, car il s'agit seulement d'une périphrase renforçant l'accusatif de temps, le *habet* de l'*Historia* ne peut être effacé. Pour conclure le volume, James Adams propose une synthèse et quelques remarques méthodologiques finales. Il rappelle une vérité essentielle : la

littérature latine n'est rien d'autre qu'une anthologie dont le contenu a été déterminé par des scribes qui n'avaient aucun intérêt pour l'histoire de la langue. Le volume, très soigné, est doté d'une bibliographie et d'un index des sujets.

Bruno ROCHETTE

Thomas FRENZ, *Abkürzungen. Die Abbrueviaturen der Lateinischen Schrift von der Antike bis zur Gegenwart*. Stuttgart, Anton Hiersemann Verlag, 2010. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, IX- 217 p., ill. (BIBLIOTHEK DES BUCHWESENS, 21). Prix : 148 €. ISBN 978-3-7772-1014-8.

Paru en 2010, l'ouvrage de Thomas Frenz, professeur émérite de sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Passau, est une contribution bienvenue à l'étude des abréviations de l'écriture latine. L'auteur définit clairement l'objet du livre dans son avant-propos : expliquer comment les abréviations fonctionnent, afin de rendre le lecteur capable de lire et de comprendre tout seul des sigles inconnus dans les sources textuelles. Nulle question donc de remplacer les dictionnaires d'abréviations, d'une part, et les études paléographiques plus approfondies, consacrées à une langue et à une période particulières, d'autre part. Th. Frenz offre, de fait, un ample panorama historique de l'utilisation d'abréviations, de l'Antiquité au début du XXI<sup>e</sup> siècle, et prend en considération aussi bien le latin que des langues vernaculaires (notamment l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le tchèque). Après l'introduction (p. 1-9), où l'auteur expose l'importance de la connaissance des abréviations dans les sciences historiques, une « Literaturübersicht » (p. 10-14) répertorie les références citées tout au long de la monographie, classées en trois catégories : (1) ouvrages consacrés exclusivement aux abréviations, (2) ouvrages dont un chapitre est consacré aux abréviations et (3) ouvrages paléographiques, dans lesquels il n'est pas question, ou seulement accessoirement, d'abréviations. Les deux pages consacrées aux « Abkürzungsarten » (p. 15-16) expliquent de manière concise, mais claire, les quatre types d'abréviations repérés dans l'écriture latine : la suspension, la contraction, les lettres en exposant et les signes et caractères spéciaux. Les deux premières catégories d'abréviations sont déjà présentes dans l'Antiquité et leur usage dans les inscriptions et manuscrits antiques est élucidé au premier chapitre, « Die antiken Abkürzungen » (p. 17-52). Il y est d'abord question des abréviations par suspension attestées dans l'épigraphie romaine, ensuite des procédés d'abréviations employés dans les textes manuscrits, notamment les papyrus documentaires. L'auteur explique, ensuite, trois groupes ou systèmes d'abréviation particuliers que l'on trouve dans les sources antiques : les *notae iuris*, les *nomina sacra* et les notes tironiennes. Le spécialiste de l'Antiquité, qu'il soit épigraphiste, papyrologue, paléographe ou historien, regrettera le manque de renvois directs aux sources antiques, inscriptions et manuscrits, et d'exemples tirés de celles-ci. Les références citées relèvent surtout de la littérature secondaire. Pour une vue plus concrète et plus nuancée de l'utilisation des abréviations dans les écrits des anciens, on devra donc se rapporter à des études plus ciblées, comme celle de N. Giovè Marchioli : *Alle origini delle abbreviature latine. Una prima ricognizione (I secolo a.C. – IV secolo d.C.)*, Messina, 1993. Le premier chapitre d'*Abkürzungen* n'en demeure pas moins une synthèse claire et utile de